

WESTLEY, Margaret W., *Grandeur et déclin : l'élite anglo-protestante de Montréal, 1900-1950*. Montréal, Libre Expression, 1990. 334 p.

Ronald Rudin

Volume 44, numéro 4, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304940ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304940ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rudin, R. (1991). Compte rendu de [WESTLEY, Margaret W., *Grandeur et déclin : l'élite anglo-protestante de Montréal, 1900-1950*. Montréal, Libre Expression, 1990. 334 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44(4), 616–618.
<https://doi.org/10.7202/304940ar>

WESTLEY, Margaret W., *Grandeur et déclin: l'élite anglo-protestante de Montréal, 1900-1950*. Montréal, Libre Expression, 1990. 334 p.

À l'intérieur du même ouvrage, Margaret Westley a écrit deux livres fort différents. D'une part elle a bien décrit, de la naissance jusqu'à l'âge adulte, la vie de ceux qui naquirent dans le milieu privilégié de Montréal pendant la première décennie du XX^e siècle. Il s'agit des enfants des hommes d'affaires anglophones qui, à l'époque, régnaient sur l'économie canadienne. En

conséquence, elle examine avec force détails le genre de vie que l'argent, apparemment illimité, pouvait acheter. Les premières années passées sous la garde d'une gouvernante, les études dans les écoles privées les plus prestigieuses, les étés passés dans de somptueuses villas, et une suite interminable de bals marquèrent la vie des enfants de l'ancienne élite anglophone. Westley dépeint ces activités avec une verve considérable et recrée l'esprit de l'époque au moyen des témoignages des 150 personnes qu'elle a interviewées.

Si Westley s'était contentée de faire un récit sans prétention d'un monde révolu, cet ouvrage aurait pu être considéré comme une réussite relative. Hélas! Il y a aussi un deuxième livre ici qui, du fait de ses prétentions analytiques, souffre de sérieux défauts. La thèse centrale de l'auteure, c'est que la manière dont les enfants de l'élite anglophone furent élevés les empêcha d'affronter avec succès les défis considérables auxquels les gens d'affaires montréalais ont dû faire face durant le quart de siècle qui a suivi la Première Guerre mondiale. Elle note, par exemple, que l'éducation que ses informateurs reçurent n'encourageait pas «la spontanéité, la libre expression ou la créativité» (p. 95). Aussi leur manquait-il «l'ingéniosité et le goût du risque qui avaient permis à leurs grands-pères d'acquérir richesses et pouvoir» (p. 314).

Curieusement, Westley attribue les difficultés des hommes d'affaires anglophones aux mêmes types de déficiences psycho-sociologiques autrefois imputées aux Canadiens français. Tout comme les entrepreneurs francophones étaient perçus comme ayant une mentalité impropre aux affaires par suite de divers facteurs dont l'influence de l'Église catholique, c'est maintenant au tour de l'élite anglophone d'être perçue comme la victime de sa propre éducation défectueuse. Si madame Westley s'était donnée la peine de prendre connaissance des travaux récents sur l'histoire québécoise en général et des écrits en français en particulier, elle se serait rendue compte que l'étude des «mentalités» a été largement abandonnée par les historiens en raison de leur incapacité à expliquer des transformations provoquées par des forces structurelles bien plus larges. Les difficultés des hommes d'affaires francophones provenaient de l'inaccessibilité des capitaux et des marchés, sur lesquels ils n'avaient aucun contrôle et, au XX^e siècle, l'élite anglophone n'a pas pu surmonter la fuite du pouvoir vers Toronto. Westley apporte des exemples d'hommes d'affaires qui auraient pu montrer plus d'imagination, mais, de toutes façons, ils ne pouvaient pas faire grand chose pour modifier les changements structurels en cours.

La question abordée par madame Westley, à savoir le déclin du pouvoir de l'élite montréalaise anglophone au XX^e siècle, est importante; c'est tout à son mérite de ne pas accepter l'interprétation depuis longtemps populaire parmi la population anglophone, qui établit un lien direct entre ce déclin et les événements survenus depuis la Révolution tranquille, surtout les lois sur la langue et l'arrivée au pouvoir du Parti québécois. Westley fait remonter correctement le problème aux lendemains de la Première Guerre mondiale. Mais rendue à ce stade, elle n'est pas préparée pour aborder un problème qui relève essentiellement de l'histoire des affaires. Autant l'auteure semble à l'aise dans la description de la vie privée des gens riches et célèbres, autant

ses remarques sur le fonctionnement de l'économie sont surprenantes. Ainsi, elle affirme à un moment donné que la concurrence dans les milieux d'affaires fut freinée par les rencontres fortuites d'hommes puissants dans le plus secret de leurs clubs privés (p. 218). Ailleurs, elle prétend que les protestations soulevées par les agriculteurs de l'Ouest sont à l'origine de la fondation de la Banque du Canada (p. 271).

Cet ouvrage a été publié d'abord en anglais, et dans cette première version madame Westley a déclaré que son livre appartenait à «l'histoire populaire». Par conséquent, le critique éprouve une certaine gêne à évaluer ce livre selon les critères scientifiques ordinaires. Certes, si madame Westley avait résisté à la tentation d'accorder à ses conclusions plus de poids qu'elles n'en méritent, ces critiques seraient mal venues. Malheureusement, l'auteure a pris le risque d'aborder une question importante et compliquée pour laquelle, de toute évidence, elle n'était pas préparée.

*Département d'histoire
Université Concordia*

RONALD RUDIN